

Table of Contents

<u>Tempus fugit (Le temps fuit)</u>	1
<u>Bonne fête Canada</u>	4
<u>L'indice du bonheur</u>	6
<u>Le bonheur est le sujet d'une conférence internationale en Nouvelle-Écosse</u>	8
<u>Bonheur: diverses théories s'affrontent</u>	9
<u>Le bonheur est le sujet d'une conférence internationale en Nouvelle-Écosse</u>	10

Tempus fugit (Le temps fuit)

PUBLICATION: L'Acadie Nouvelle
DATE: 2005.06.30
SECTION: Commentaire
PAGE: 13
BYLINE: Le Bouthillier, Claude
ILLUSTRATION: Y a-t-il plus mystérieux et impalpable que le temps.

Le grand philosophe Sénèque disait dans Apprendre à vivre: "...Ton temps, jusqu'à présent, on te le prenait, on te le dérobaît, il t'échappait. Récupère-le, et prends-en soin. ...seul le temps est à nous. Ce bien fuyant, glissant, c'est la seule chose dont la nature nous a rendus possesseurs: le premier venu nous l'enlève. ...les plus petits cadeaux, ceux qui ne valent presque rien et qu'on peut facilement remplacer, chacun en reconnaît la dette, alors que personne ne s'estime redevable du temps qu'on lui accorde, c'est-à-dire de la seule chose qu'il ne peut pas nous rendre, fut-il le plus reconnaissant des hommes."

Sage réflexion datant d'avant Jésus-Christ. Cela nous porte à faire le ménage dans le temps, les obligations futiles, les personnes qui nous grugent sans rien nous apporter vraiment.

Y a-t-il plus mystérieux et impalpable que le temps. Parfois, à l'enfance et à l'adolescence, on trouve qu'il est figé et qu'il ne passe pas assez vite. Quand arrive la quarantaine et que commence l'autre versant, il déboule. Pourtant, les horloges ne changent pas. Mais la perception du temps change. Quand tu es heureux, le temps file, et quand tu es malheureux, il reste figé. Le sable ne coule plus dans le sablier. Ne pas vieillir trop vite requiert-il alors d'être un tout petit peu déprimé de temps en temps?

Il y a le vieil adage: "Quand tu as le temps, tu n'as pas l'argent et quand tu as l'argent, tu n'as pas le temps... à moins d'être pensionné." Par ailleurs, la grosse majorité des gens n'ont ni le temps, ni l'argent, souvent l'apanage de la classe moyenne trop prise dans des besoins artificiels de consommation où tout est monnayé. Par exemple, tu ne peux plus avoir comme avant un animal de compagnie sans recourir à des spécialistes pour l'éducation et si tu ne le fais pas vacciner, etc., tu peux être considéré comme un mauvais maître. Tout pour payer. Portant, quand j'étais enfant, nous n'avions pas affaire à toutes ces tracasseries, ni l'accès au vétérinaire pour le moindre éternuement.

La vie moderne est faite pour gruger le temps et il y a même des spécialistes pour nous apprendre à le gérer. Le volant dans une main, le cellulaire dans l'autre, la radio allumée pour ne pas manquer les informations et la course pour exceller, payer les factures; tous veulent notre temps.

Il y a ceux pris entre le temps de l'empire, où les pas gardent encore parfois le rythme de la mer paisible, la cadence de la petite vague pianotante pas pressée qui se dépose sur la grève, et ceux esclaves du temps moderne, où tout doit être fait rapidement, où les machines remplacent les hommes dans les banques, les services téléphoniques, Internet haute vitesse, soi-disant pour gagner du temps.

Les religions sont fascinées par le temps – le catholicisme a instauré le calendrier grégorien –, mais comme elles se nourrissent de l'éternité – toujours-jamais –, les balises du temps sont différentes de celui qui attend sa paie pour jouer au bingo. Le commerce est fasciné par le temps, il a popularisé les horloges sur la place du marché, remplaçant peu à peu les cloches d'églises qui déterminaient le temps avec les matines et l'angélus. L'homme d'affaires a souvent un tic du poignet! Les sportifs sont fascinés par le temps. On se bat contre le millième de seconde. Il ne me manque que cinq secondes pour être le champion du monde du 100 mètres! Si peu! La physique est fascinée par le temps. Depuis Einstein et sa notion que le temps est variable – c'est-à-dire que si (en simplifiant) je fais un voyage à la vitesse de la lumière quand je reviendrai, je serai

plus jeune que mon fils! – notre perspective de l'Univers a changé. C'est capotant, non! Et les astrophysiciens qui se demandent maintenant tout comme les théologiens: "Qu'y avait-il au début? Est-ce qu'il y a eu un commencement?" La littérature est fascinée par le temps, on pense à la recherche du temps perdu de Proust. Et quand on veut s'évader, que fait-t-on? On s'en va dans le souvenir ou dans le visionnement du futur. Pourtant, le seul moment présent est bien celui qui est ici, ici et maintenant!

Mes réflexions sur le temps sont nourries par la proximité de mon anniversaire, le 30 juin. Une journée plus tard, je serais devenu une mascotte du Canada. Je me sens rajeunir d'un an par année, comme ma mère, mais je dois bien admettre que le corps suit moins. Parfois, j'ai l'âge d'un enfant ou d'une jeunesse. Parfois, j'ai l'impression d'avoir dormi quelques décennies pour me réveiller à mon âge réel. Je vois des gens de 40 ans qui m'apparaissent si vieux et des octogénaires qui me semblent si jeunes. Grouille avant que ça rouille! La plus grande discrimination – peu nommée – en Occident demeure l'âge. L'Amérique propulse au zénith les beaux corps sveltes et bronzés, sans une once de bedaine ou de cellulite, et quand on commence à te vouvoyer, tu te sens d'une autre génération.

Au lieu du PIB, produit intérieur brut, on parle de plus en plus du BNB, bonheur national brut, mis de l'avant par le Bhoutan, pays plus petit que l'Acadie, coincé entre l'Inde et la Chine. L'écrivain John Raston Saul en a parlé récemment dans une conférence à Antigonish: Repenser le développement. Certains mentionnent que pour mesurer la qualité de la vie, il y aurait 22 indicateurs palpables. On ne pellette plus des nuages. Même les économistes s'intéressent au bonheur... qui a un lien fondamental avec... le temps.

Permettez-moi de vous raconter l'anecdote suivante: un fonctionnaire à Ottawa donnait des cours aux Inuits afin que ces derniers puissent s'adapter au monde moderne. Un moment donné, il regarda sa montre et dit: "C'est le temps de dîner, il est midi". Un Inuit eut la réflexion suivante: "Ils sont drôles ces Blancs, ils ont besoin d'une montre pour savoir quand ils ont faim!"

Saisissons alors le moment présent (Carpe diem) et enrobons-nous dans sa bulle! On a choisi la journée la plus longue de l'année pour célébrer, à Montréal, la lenteur perdue. Après le slow food, le slow time... afin de manger moins vite, marcher moins vite, travailler moins vite, développer moins d'habitudes et d'obligations pour combler le vide intérieur... Et si vous devez absolument aller vite, "hâtez-vous lentement" et laissez votre amoureux ou votre amouruse vous interrompre par une étreinte de temps en temps... ou celle de votre toutou.

P.S.: Bonne fête à tous les Canadiens en ce 1er juillet. Et un beau soleil avec un petit vent doux pour frissonner le petit duvet de l'épiderme!

Pendant presque six ans – mon mandat se termine en septembre – j'ai eu la chance de faire partie du conseil d'administration du conseil des arts du N.-B.

De loin, on a toujours l'impression que ces organismes favorisent certains clans où certaines idéologies non représentatives, que ce n'est jamais moi qui obtiens une subvention etc., que le jury est mal choisi ou avec des partis pris, etc., que les programmes ne représentent pas suffisamment la région ou la discipline où j'exerce etc., que les Anglais mènent au détriment des Acadiens, où que Moncton obtient davantage sa part que certaines régions, etc.

Eh bien, je fus agréablement surpris et je dois répondre faux à tous ces préjugés. Dans certains cas les Anglo défendaient mieux des concepts acadiens que les Acadiens eux-mêmes et mon idée d'avoir deux conseils séparés a pris le bord tout comme l'idée d'avoir des jurys par discipline uniquement issue de cette discipline-là. J'y ai retrouvé solidarité et transparence et un souci constant de faire plus avec moins; une petite équipe du personnel qui ne compte pas ses heures, étirée au maximum de sa capacité.

J'ai appris à fraterniser avec les représentants des cultures micmaques et malécites et à mieux connaître des représentants de ces peuples qui ont tant à nous apprendre. J'ai aussi appris à connaître la province, surtout les

régions anglophones.

J'ai été frappé par la similarité des problèmes. J'ai réalisé que les anglophones au conseil même, ceux qui ne parlent ou ne comprennent pas le français ont une attitude très favorable pour le comprendre ou le parler.

Je me souviens des longues heures à agoniser pour trouver la meilleure façon d'établir des critères afin de mieux distribuer les modestes sommes d'argent que nous avons: équité par peuple, région, urbanité versus ruralité, discipline, niveau d'excellence de l'artiste, le partage des sommes entre les divers programmes, les règles de composition des jurys, des règles d'éthique, un plan quinquennal, etc.

Sans compter les efforts pour mieux s'harmoniser avec les besoins de la communauté et obtenir l'oreille du gouvernement. Il y a en place et en évolution une politique culturelle perfectible – rendons à César ce qui lui appartient, approuvée par le gouvernement –, mais qui donne un cadre, une vision, une direction. Les idées, les ressources humaines, la générosité ne manquent pas. Un effort supplémentaire du gouvernement aurait des retombées multiplicatrices, si nous voulons faire de cette province "la plus meilleure province du pays."

borga@nb.sympatico.ca

Bonne fête Canada

PUBLICATION: L'Acadie Nouvelle

DATE: 2005.06.28

SECTION: Commentaire

PAGE: 13

BYLINE: Nadeau, Jean-Marie

ILLUSTRATION: Le Canada mérite d'être célébré parce qu'il est définitivement l'un des meilleurs pays au monde.

En cette période de l'année, différentes fêtes nous interpellent presque toutes les semaines, surtout en tant que citoyens français. On a eu la fête du Québec, la semaine dernière. Cette semaine, c'est celle du Canada. Dans deux semaines, le 14 juillet, on aura celle de la France. Ensuite, il y aura le 28 juillet pour souligner la Déportation, le premier lundi du mois d'août pour la fête du Nouveau-Brunswick, pour, enfin, en arriver à l'apothéose de la fête de l'Acadie, le 15 août. C'est tonifiant, mais essoufflant!

Mes propos d'aujourd'hui visent principalement à souligner la fête du Canada de vendredi prochain, le 1er juillet. Nous sommes plusieurs à penser que la meilleure façon pour nous d'être des Canadiens à part entière, c'est d'être avant tout des Acadiens. En nous assumant comme tels, en tant que premier peuple européen installé en permanence en Amérique, et compte tenu de tous les aléas de l'histoire qui ont caractérisé et façonné l'âme de notre peuple par la suite, nous apportons à l'identité canadienne une couleur particulière.

Quand nous étions plus jeunes et baveux, dans les années 1970, nous étions plusieurs à boycotter, par exemple, l'hymne national canadien en restant assis pendant qu'on l'entonnait. Ça se faisait, puisque nous étions, à cette époque-là, dans une démarche identitaire intense. On n'était pas toujours à l'aise d'être Canadiens en tant qu'Acadiens. Ça s'est nettement amélioré. Certains diront même que hors du fédéral, point de salut, et c'est en grande partie vrai. Mais, il y a encore des combats à mener.

Or, il y a eu un prix à payer pour cela. On a utilisé les Acadiens comme de la chair à canon constitutionnelle entre les fédéralistes et indépendantistes québécois. On nous a utilisés à toutes les sauces pour à la fois amadouer l'anglophonie canadienne et mâter les poussées d'hormones autonomistes québécoises. Le summum de ce marchandage infect a été le rassemblement massif de Montréal, lors du référendum de 1995, qui a eu plus l'allure d'un flirt d'un soir que d'un engagement amoureux à long terme. En prime, on se retrouve 10 ans plus tard avec le scandale des commandites comme fond de scène, méconnu à l'époque, et d'autant plus révoltant que maintenant on sait. Il faut créer et définir sur de nouvelles bases les rapports entre les francophonies canadiennes, entre les francophones et les anglophones et entre toutes les communautés multiculturelles de ce pays. Il faut de plus polir et bonifier notre image du Canada à l'étranger.

Nous devons nous ressaisir comme pays. Pour commencer, nous devons essayer d'avoir plus de transparence dans les démarches politiques à venir. Il faudrait peut-être aussi passer plus de temps à imaginer et concevoir des plans d'inclusion plutôt que d'exclusion. Reconnaissons que le Québec est souvent à l'avant-garde du Canada sur le plan social, avec les garderies, par exemple, sur le plan linguistique, dans sa façon de traiter sa minorité, ou encore sur les plans coopératifs, ouvriers et autres. On devrait donc continuer d'essayer de faire des arrangements sur des programmes nationaux sans tenter d'imposer ces critères nationaux au Québec, surtout quand tout le monde reconnaît pleinement que le Québec est bien au-delà de ces critères.

Par ailleurs, le Québec devrait arrêter de s'exciter à chaque fois qu'à Ottawa on essaye d'implanter des lois pouvant renforcer l'épanouissement des Acadiens et francophones à l'extérieur du Québec. Ça impliquerait donc que, de part et d'autre, on arrête de jouer à se tasser dans les coins. Ça impliquerait aussi que quand les Acadiens et les francophones du Canada empruntent la voie juridique, surtout à la Cour suprême, que le

Québec ne se sente pas obligé et forcé de venir s'objecter à l'avancée des francophones ailleurs au pays, que ce soit dans les domaines scolaires ou de la santé, par exemple. Ça impliquerait également que les francophones de ce pays qui veulent s'épanouir ne soient pas systématiquement obligés d'emprunter la voie juridique pour accéder à leurs droits, comme sont obligés de le faire principalement nos soeurs et frères acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard ou de la Nouvelle-Écosse.

Tentons d'extirper le mensonge dans nos pratiques politiques, comme on commence déjà à mentir dans le dossier de l'épandage des Agents Orange, Pourpre et Blanc à Gagetown.

Nous pourrions mieux célébrer ce pays quand il aura retrouvé un meilleur sens du développement équitable pour l'ensemble des régions et non pas seulement pour le centre et l'Ouest canadien. Il ne faut plus que différentes régions de ce pays continuent de se sentir comme des restants de pays ou des résidus de pays. La bataille épique du premier ministre Williams de Terre-Neuve-et-Labrador, l'hiver dernier, a été à la fois héroïque et pathétique. On ne devrait pas en Atlantique être obligé de partir en croisade chaque fois que nous voulons obtenir notre part du butin, comme on est obligé de continuer à le faire pour l'assurance-emploi, entre autres.

Nous pourrions mieux célébrer ce pays quand il retrouvera ses grands idéaux du temps de Pearson et de Trudeau quant à la place du Canada dans ses rôles de pacificateur et d'accompagnateur dans le développement économique et social des pays en voie de développement. Peu avant son départ, M. Chrétien avait enchanté tout le monde en refusant d'embarquer le Canada dans la guerre en Irak et en lançant son opération privilégiée pour l'Afrique. Mais, on dirait que la sauce se gâte depuis ce temps-là! M. Martin tergiverse et tarde à emboîter le pas pour que le Canada fasse partie du club des nations qui veulent porter leur contribution aux pays en voie de développement à la hauteur de 0,7 % de leur produit intérieur brut. Il va se faire chicaner par son ami Bono et avec raison!

Le Canada mérite d'être célébré parce qu'il est définitivement l'un des meilleurs pays au monde. Il nous reste à mieux apprendre à soigner nos enfants et nos aînés, à mieux concilier travail-famille, à donner autant d'importance au BNB (bonheur national brut) qu'au PNB (produit national brut), comme une conférence internationale tenue en Nouvelle-Écosse, la semaine dernière, nous a incités à le faire. Il nous reste à apprendre à mieux harmoniser nos rapports entre les différentes communautés et les différentes régions du pays. Célébrons ce que ce pays est déjà, mais travaillons à ce qu'il devienne meilleur! Bonne fête Canada!

"Nous pourrions mieux célébrer ce pays quand il retrouvera ses grands idéaux du temps de Pearson et de Trudeau quant à la place du Canada dans ses rôles de pacificateur et d'accompagnateur dans le développement économique et social des pays en voie de développement."

jmacadie@nb.sympatico.ca

L'indice du bonheur

PUBLICATION: La Presse
DATE: 2005.06.21
SECTION: Forum
PAGE: A20
COLUMN: Éditoriaux
BYLINE: Collard, Nathalie

A quoi mesure-t-on le bien-être d'une société? Pendant longtemps, on a cru que le calcul du produit intérieur brut (PIB) était le meilleur indice pour évaluer le progrès d'une nation. Encore aujourd'hui, c'est l'approche privilégiée par les milieux politiques, financiers et économiques classiques. On pourrait dire que c'est la vision " Davos " de la société moderne.

Or il existe une autre vision qui remet en question l'utilisation des indicateurs traditionnels.

Mise de l'avant par le Bouthan, petit pays coincé entre l'Inde et la Chine, cette idée est basée sur le précepte que " l'argent ne fait pas le bonheur " et que la bonne santé d'une société ne devrait pas être basée sur la richesse matérielle mais plutôt sur le bien-être spirituel de ses habitants. On propose donc de remplacer le PIB par le BNB, le bonheur national brut.

Au-delà de l'aspect poétique de la chose, cette approche vaut la peine qu'on la considère.

Cette semaine, la ville d'Antigonish, en Nouvelle-Écosse, accueille la deuxième conférence internationale sur le bonheur (la première avait eu lieu au Bouthan l'an dernier) qui a pour thème " Repenser le développement ". Elle réunit non pas un groupe de rêveurs mais des professeurs d'universités, des entrepreneurs, des environnementalistes, des travailleurs communautaires, etc. L'écrivain John Raston Saul, mari de la gouverneure générale, y prononcera une conférence sur la bonne gouvernance comme mécanisme pour atteindre le bonheur national brut. Qu'entend-on lorsqu'on parle de bonheur? En fait le terme est peut-être mal choisi. On devrait plutôt parler de bien-être.

L'objectif est de mesurer la qualité de vie d'une population. L'organisme de recherche à but non lucratif qui organise la conférence a d'ailleurs élaboré un " indice de progrès véritable " qu'il souhaiterait voir mis de l'avant. Cet indice est basé sur 22 critères parmi lesquels on retrouve la valeur économique du bénévolat et du travail des parents à la maison, la valeur du temps de loisirs, le capital naturel (forêt, énergie), la qualité de l'environnement (émission des gaz à effet de serre, qualité de l'eau), la distribution des revenus, la santé de la population, les coûts reliés à la criminalité, l'accès à l'éducation...

Bref on est loin des rêves inatteignables d'une poignée de pelletiers de nuages puisque ces critères sont en fait le reflet de nos préoccupations quotidiennes.

Depuis une dizaine d'années, même les économistes s'intéressent au bonheur. Le plus connu d'entre eux, Richard Layard, co-directeur du Centre pour la performance de la London School of Economics, a même publié un livre sur le sujet dans lequel il remarque que malgré l'enrichissement de ses citoyens, les sociétés occidentales ne sont pas nécessairement plus heureuses. En d'autres mots, il n'y a pas que l'argent qui compte.

Au Canada, un groupe de chercheurs auquel se sont joints Environnement Canada et Statistique Canada travaille actuellement à un indice du bien-être qui sera lancé officiellement l'automne prochain.

L'ancien premier ministre de la Saskatchewan, Roy Romanow, qui en fait la promotion, souhaite que cet indice devienne un outil pour mesurer le progrès de la société canadienne.

A quand un indice du bonheur au bulletin d'information de fin de soirée?

ncollard@lapresse.ca

Le bonheur est le sujet d'une conférence internationale en Nouvelle-Écosse

PUBLICATION: L'Acadie Nouvelle

DATE: 2005.06.21

SECTION: Canada

PAGE: 15

SOURCE: PC

DATELINE: Halifax, N.-É.

Une conférence internationale sur le bonheur s'est ouverte, hier, à Antigonish, en Nouvelle-Écosse, réunissant des experts, agriculteurs, environnementalistes, gens d'affaires, créateurs et professionnels de la santé.

Ils tenteront de mesurer le bonheur, d'établir un indice, à la manière du produit national brut, lors de cette deuxième Conférence internationale sur le bonheur national brut.

"Nous ne prétendons pas mesurer directement le bien-être, mais plutôt relever quelques conditions sociales, économiques et environnementales qui pourraient favoriser le mieux-être", a dit Ron Colman, de GPI Atlantic, le groupe de recherche à but non lucratif néo-écossais qui a organisé la rencontre.

"Le paradigme qui fonde le progrès seulement sur la croissance économique est insatisfaisant, trop étroit. Nous savons donc que nous devons examiner le progrès de façon plus détaillée et précise." On ne peut plus opposer l'emploi et l'environnement, car les deux sont liés inextricablement, a-t-il ajouté.

Pour mesurer le bien-être de quelqu'un et de son entourage, il faut retenir plusieurs facteurs, conviennent les délégués: protection de l'environnement, développement économique durable, promotion culturelle et bonne gouverne.

A l'origine, cette théorie a été élaborée il y a plus de 30 ans par le roi du Bhoutan, qui avait déclaré que le bonheur national brut était plus important que le produit national brut de ce tout petit pays asiatique. C'est là qu'a eu lieu la première conférence, l'an dernier.

Environ 400 représentants provenant de 35 pays partageront leurs expériences cette semaine, par exemple celle d'une ville brésilienne organisée en fonction du transport en commun et non de l'automobile. Ou encore, l'effort du gouvernement néerlandais qui a diminué le chômage en réduisant la semaine de travail et en accordant ainsi plus de temps libre à ses citoyens.

Bonheur: diverses théories s'affrontent

PUBLICATION: Le Quotidien
DATE: 2005.06.20
SECTION: Nouvelles générales
PAGE: 21
SOURCE: PC
DATELINE: Halifax, N.-E.

Une conférence internationale sur le bonheur s'ouvrira lundi à Antigonish, en Nouvelle-Ecosse, réunissant des experts, agriculteurs, environnementalistes, gens d'affaires, créateurs et professionnels de la santé.

Ils tenteront de mesurer le bonheur, d'établir un indice, à la manière du produit national brut, lors de cette deuxième Conférence internationale sur le bonheur national brut.

"Nous ne prétendons pas mesurer directement le bien-être, mais plutôt relever quelques conditions sociales, économiques et environnementales qui pourraient favoriser le mieux-être", a dit Ron Colman, de GPI Atlantic, le groupe de recherche sans but lucratif néo-écossais qui a organisé la rencontre.

"Le paradigme qui fonde le progrès seulement sur la croissance économique est insatisfaisant, trop étroit. Nous savons donc que nous devons examiner le progrès de façon plus détaillée et précise." On ne peut plus opposer l'emploi et l'environnement, car les deux sont liés inextricablement, a-t-il ajouté.

Pour mesurer le bien-être de quelqu'un et de son entourage, il faut retenir plusieurs facteurs, conviennent les délégués: protection de l'environnement, développement économique durable, promotion culturelle et bonne gouverne.

A l'origine, cette théorie a été élaborée il y a plus de 30 ans par le roi du Bhoutan, qui avait déclaré que le bonheur national brut était plus important que le produit national brut de ce tout petit pays asiatique. C'est là qu'a eu lieu la première conférence, l'an dernier.

Environ 400 représentants provenant de 35 pays partageront leurs expériences cette semaine, par exemple celle d'une ville brésilienne organisée en fonction du transport en commun et non de l'automobile. Ou encore, l'effort du gouvernement néerlandais qui a diminué le chômage en réduisant la semaine de travail et en accordant ainsi plus de temps libre à ses citoyens.

Le bonheur est le sujet d'une conférence internationale en Nouvelle-Ecosse

DATE: 2005.06.19

CATEGORY: Nouvelles

PUBLICATION: pcf

HALIFAX, N.-E. (PC) _ Une conférence internationale sur le bonheur s'ouvrira lundi à Antigonish, en Nouvelle-Ecosse, réunissant des experts, agriculteurs, environnementalistes, gens d'affaires, créateurs et professionnels de la santé.

Ils tenteront de mesurer le bonheur, d'établir un indice, à la manière du produit national brut, lors de cette deuxième Conférence internationale sur le bonheur national brut.

"Nous ne prétendons pas mesurer directement le bien-être, mais plutôt relever quelques conditions sociales, économiques et environnementales qui pourraient favoriser le mieux-être", a dit Ron Colman, de GPI Atlantic, le groupe de recherche sans but lucratif néo-écossais qui a organisé la rencontre.

"Le paradigme qui fonde le progrès seulement sur la croissance économique est insatisfaisant, trop étroit. Nous savons donc que nous devons examiner le progrès de façon plus détaillée et précise."

On ne peut plus opposer l'emploi et l'environnement, car les deux sont liés inextricablement, a-t-il ajouté.

Pour mesurer le bien-être de quelqu'un et de son entourage, il faut retenir plusieurs facteurs, conviennent les délégués: protection de l'environnement, développement économique durable, promotion culturelle et bonne gouverne.

A l'origine, cette théorie a été élaborée il y a plus de 30 ans par le roi du Bhoutan, qui avait déclaré que le bonheur national brut était plus important que le produit national brut de ce tout petit pays asiatique. C'est là qu'a eu lieu la première conférence, l'an dernier.

Environ 400 représentants provenant de 35 pays partageront leurs expériences cette semaine, par exemple celle d'une ville brésilienne organisée en fonction du transport en commun et non de l'automobile. Ou encore, l'effort du gouvernement néerlandais qui a diminué le chômage en réduisant la semaine de travail et en accordant ainsi plus de temps libre à ses citoyens.

GG3349-FGPAB705-ac.